

GRAY, Colin S. *Modem Strategy*. Oxford, Oxford University Press, 1999, 412 p.

Dario Battistella

Références de l'Union européenne : regards croisés
Volume 32, Number 3, 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/704329ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/704329ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Battistella, D. (2001). Review of [GRAY, Colin S. *Modem Strategy*. Oxford, Oxford University Press, 1999, 412 p.] *Études internationales*, 32 (3), 597–599.
<https://doi.org/10.7202/704329ar>

Si l'ouvrage constitue une source d'informations très riche, l'imprécision des références bibliographiques utilisées en limite l'utilisation. En effet, la plupart des faits, des statistiques, des informations rapportées ne renvoient pas à des références précises et sont parfois déjà désuètes. Il est vrai que l'ouvrage se veut avant tout didactique et adapté à la tradition française des « grands concours », où les étudiants sont amenés à se prononcer sur des sujets variés en démontrant l'étendue de leurs connaissances. La précision méthodologique et bibliographique importe moins ici que la « culture générale », dont Jean-Pierre Olsem est loin d'être dépourvu. Cependant, l'écriture assez aride de l'auteur et la structure peu limpide de l'ouvrage n'en facilitent pas la lecture pour un usage pédagogique. En revanche, je recommande le livre aux personnes qui s'intéressent à l'économie industrielle, à l'analyse sectorielle de la concurrence et au droit de la concurrence, en particulier en Europe – plus spécifiquement en France – et aux États-Unis.

Olivier BOIRAL

Faculté des sciences de l'administration
Université Laval, Québec

ÉTUDES STRATÉGIQUES ET MILITAIRES

Modern Strategy.

GRAY, Colin S. Oxford, Oxford
University Press, 1999, 412 p.

« Clausewitz pas mort ! » S'il fallait résumer en une formule-choc le « n-ième livre » de Colin Gray sur la stratégie, voilà sans doute la formule qui s'impose : désireux de procéder à l'*aggiornamento* d'une doctrine qui

représente « tout ce dont nous avons besoin » (p. 119) en matière de stratégie, définie comme « l'usage de l'engagement aux fins de la guerre » (Carl von Clausewitz, *De la guerre*, Paris, Minuit, 1955, p. 181), *Modern Strategy* se propose d'étudier « la théorie et la pratique de l'usage et de la menace de l'usage de la force organisée à des fins politiques au vingtième siècle » (p. 1).

Divisée en douze chapitres (auxquels s'ajoutent une introduction et une conclusion), la réflexion de Colin Gray est articulée en deux grandes parties. La première partie, qui va jusqu'au chapitre 7 inclus, est un exposé théorico-historique dans lequel Gray successivement rappelle les dimensions de la stratégie (il en distingue dix-sept) et son autonomie par rapport aux considérations éthiques, plaide en faveur de la supériorité intemporelle de la pensée clausewitzienne eu égard notamment à ce qu'il appelle « la pauvreté de la pensée stratégique moderne » (p. 113), et propose différentes typologies des expériences stratégiques pratiques au xx^e siècle et de leur modélisation théorique en termes de cycles stratégiques. La deuxième partie étudie l'impact qu'a eu sur la stratégie, toujours définie comme usage (ou menace d'usage) de la force armée à des buts politiques, la complexification qu'ont représentée, par rapport à une époque clausewitzienne ne connaissant que la guerre sur terre et dans les mers, l'apparition d'opérations de guerre dans les airs et dans l'espace, l'invention de l'arme nucléaire et la révolution en cours dans les affaires militaires, ainsi que la multiplication des conflits de basse intensité opposant armées étatiques et guérillas

infra-étatiques. Pour ce qui est plus précisément de la grammaire des guerres, relative aux environnements géographiques dans lesquels se déroule concrètement le recours à la force, les chapitres 8 et 9 affirment la supériorité de la force terrestre sur les autres composantes de la force militaire : étant donné que pour pouvoir contraindre un adversaire à exécuter notre volonté (tel est l'objectif politique surdéterminant tout recours à la force), il faut d'abord lui faire subir une défaite sur terre, tout simplement parce que toute entité humaine est fixée territorialement et ne vit ni dans ou sous les mers ni dans les airs, la composante terrestre de la force militaire prime sur toutes les autres composantes qui, de la force navale à la force spatiale en passant par la force aérienne, ne servent *in fine* qu'à faciliter la victoire sur terre : « La force maritime, aérienne, et maintenant spatiale fonctionnent d'un point de vue stratégique comme des facteurs de facilitation (*enabling factors*). L'issue d'une guerre peut être décidée sur mer, dans les airs ou dans l'espace, mais la guerre doit être conclue sur terre. (...) La logique de la stratégie est géographiquement universelle et chronologiquement éternelle » (p. 259). Quant à la Révolution dans les affaires militaires et aux guerres dans le cyberspace annoncées pour cause de multiplication des nouvelles technologies d'information et de communication, Gray juge leur importance largement surestimée ; même opinion pour ce qui est de l'arme nucléaire, dont le rôle est analysé dans les chapitres 11 et 12, et qui n'est « l'arme absolue » chère à Bernard Brodie que d'un point de vue opérationnel (le recours effectif à la

force nucléaire est impossible parce que potentiellement suicidaire), mais qui reste clausewitzienne au niveau stratégique, c'est-à-dire du point de vue des objectifs politiques que sa possession permet de satisfaire (sanctuarisation défensive).

Au terme de son analyse, Gray en arrive alors logiquement à affirmer la nature éternelle de la stratégie au cours d'un vingtième siècle qui n'a jamais fait que confirmer que l'histoire humaine est faite de « crimes, folies et calamités », formule qu'il emprunte à Edward Gibbon. Revendiquant à plusieurs reprises un pessimisme anthropologique que n'aurait pas renié Thomas Hobbes, tant « la menace ou l'utilisation effective de la force à des fins politiques est inhérente à la condition humaine » (p. 354), il conclut avec l'espoir que la sagesse stratégique qui a permis aux puissances démocratiques de gérer avec succès les trois défis qu'ont successivement représentés l'Allemagne impériale, le régime nazi et le totalitarisme soviétique, puisse également venir à bout des « temps troubles (*bad times*) » (p. 362) qui attendent l'humanité au xxi^e siècle.

En aboutissant à une telle conclusion, Gray est tout à fait conscient de faire figure d'espèce en voie de disparition au sein du sous-champ « Sécurité et études stratégiques » de la discipline Relations internationales, vu bien évidemment Barry Buzan et l'École de Copenhague amenés par la mondialisation à proposer une approche élargie de la sécurité en termes de « sécurité sociétale », mais comparé aussi à des adeptes d'une définition classique de la sécurité en termes militaires et qui,

à l'image de Richard Betts, n'hésitent pas à se demander si « les études stratégiques vont survivre » suite à la fin de la guerre froide. Il n'en a cure, persuadé qu'il est, à l'instar d'un Morgenthau dans *Politics Among Nations*, ou d'un Kissinger dans *Diplomatie*, que plus une théorie est ancienne, plus elle a des chances d'être conforme à la réalité dont elle prétend rendre compte. Voilà qui, d'un point de vue épistémologique, voire déontologique, n'est pas le moindre mérite de ce livre : ne pas sacrifier aux modes. L'autre grand mérite de Colin Gray, pour ce qui est du fond cette fois-ci, est de relativiser l'impact qu'a l'évolution (et non pas des révolutions) technologique sur la nature de la stratégie : en inscrivant ces innovations dans le long terme, et en soulignant la primauté du soldat sur la technique et du politique sur le soldat, il procède à un désenchantement bienvenu en ces temps de Révolution dans les affaires militaires et de *National Missile Defense*.

Reste que la démonstration de Gray aurait été plus convaincante si, comme exemples illustrant son plaidoyer en faveur de la pertinence contemporaine de Clausewitz par rapport aux thèses de Lidell Hart, Brodie, Freedman, Booth ou van Crefeld, il avait davantage utilisé la guerre du Golfe ou celle du Kosovo plutôt que la Première Guerre mondiale ou la guerre de Corée. Voilà sans doute la principale faiblesse de ce livre, où la fidélité au passé vire parfois à la nostalgie. Pour preuve, le qualificatif de *small wars* qu'il utilise au sujet des guerres de guérilla : il s'agit là d'une dénomination datant de la guerre des Boers ..., à laquelle il accorde davantage d'attention qu'aux

guerres infra-étatiques en ex-Yougoslavie. Il est vrai que publié en 1999, *Modern Strategy* n'a pas pu tenir compte des leçons tirées de l'Opération « Force déterminée » menée par l'OTAN contre la Serbie. Vu la prolixité de l'auteur en matière de stratégie, on peut penser que ce n'est là que partie remise.

Dario BATTISTELLA

*Institut d'études politiques
Université Bordeaux-Montesquieu, France*

Traité de stratégie.

COUTAU-BÉGARIE, Hervé. Paris, *Economica*, 1999, 2^e éd., 1005 p.

Le présent traité est issu d'un cours professé par l'auteur en France, depuis 1995, au Collège Interarmées de Défense. Consacré aux théories stratégiques et répondant à un besoin de synthèse dans cette période caractérisée notamment par l'éclatement de la stratégie, l'ouvrage renoue avec la tradition stratégique française des grands traités classiques. Outre l'introduction générale et la bibliographie, le traité de Coutau-Bégarie comprend seize chapitres réunis en trois livres. Le premier livre porte sur la stratégie générale, le deuxième traite des stratégies particulières et le troisième cerne les contours de la géostratégie. Pour éviter d'alourdir son ouvrage, l'auteur n'a pas abordé de manière systématique les sujets portant sur la stratégie nucléaire et les stratégies alternatives. Les notions sur ces deux stratégies sont toutefois disséminées dans les différentes parties du traité.

Le premier livre, portant sur la stratégie générale, est divisé en six chapitres. Dans cette première partie du traité, l'auteur dessine les contours